

Vous savez, mon cher ami, mieux que personne, combien d'imaginations biscornues sont sorties des cervelles poétiques à propos de notre glorieuse révolution. On l'a trouvée si simple dans nos annales, si pauvrement pastorale et faite à si bon marché, que chacun s'est plu à l'orner et à l'embellir. N'est-il pas aujourd'hui de notoriété théâtrale que nous devons à une pomme la liberté de l'Helvétie, comme ce fut à un pareil fruit que Newton, par une belle soirée d'automne, dut la révélation du grand secret de l'univers. Les bons bourgeois de Paris qui, comme on sait, suivent des cours d'histoire au parterre et dans les coulisses, ne connaissent guère les récits de Jean Muller, assez bon historien pour nous, mais tout-à-fait dénué d'imagination, et qui a dit les choses avec tant de bonhomie et de naïveté que le dernier des comparses du Vaudeville ou de la Gaîté lui en remontrerait. En France, la naïveté et la bonhomie ne sont pas de mise: on a corrigé cela. Mais, par ma foi, je n'ai pu tenir mon sérieux et persévérer dans le flegme dont je m'étais fait une loi, quand // 278 // j'ai vu qu'on avait poussé la fureur de l'amplification historique jusqu'à rendre Mechtal [Melchtal] amoureux de la fille de l'empereur d'Autriche, et réciproquement. Allez donc jouter avec des Français en fait d'hyperboles!

Oui, mon cher ami, voilà comme dans ce pays plaisant où la littérature est en proie à des révolutions, où l'on proclame dans mille feuilles quotidiennes qu'il faut même dans les œuvres d'imagination toucher au doigt la réalité, qu'il faut enfin faire un auto-da-fé des lieux communs et être vrai avant tout; voilà comme on nous mutile, ou plutôt comme on nous dore sur tranche pour nous donner accès dans la bonne société. Il faut absolument des idées de trône, de chevalerie et d'amour, pour rendre supportable à la représentation scénique les efforts d'une poignée de pâtres, de marchands de fromages et de laboureurs. Aussi on a servi le brouet noir du Spartiate dans une écuelle d'or; et vous conviendrez que pour les délicats la chose a bien meilleure mine.

Mon dessein n'est pas de vous parler du poème de l'opéra nouveau, dont Guillaume Tell et son arbalète, le fils de Mechtal [Melchtal] et son amour audacieux sont les épisodes obligés: qu'il vous suffise de savoir que ma vieille âme républicaine, mon cœur de Suisse qui s'était préparé à des émotions de liberté, n'a pas subi la moindre accélération patriotique. Dans les spectacles du bon ton, de ce côté du Rhin, on ne s'avise pas de faire vibrer de telle cordes, et l'on ne parle pas plus de liberté et d'amour de la patrie que si personne n'en avait. Le moindre mot à cet égard ne se glisse qu'à la sourdine, et il n'est pas permis de le prononcer distinctement.

Un mot cependant: j'ai appris d'un Français très ai- // 279 // -mable [aimable], et auquel ma prononciation un peu tudesque ne paraissait pas trop ridicule, que les *libretti* sont très chers en ce pays. D'abord le grand compositeur a payé celui-ci environ six mille francs pour avoir le droit de lui communiquer la vie musicale; car un manuscrit, comme vous le savez, est une espèce de *caput mortuum* dont un nouveau Prométhée peut seul former un être complet; et qu'est-ce que l'existence sans la vie? Ensuite un libraire a, pour la somme de douze cents francs, acquis le droit de répandre de par la salle des exemplaires de ce curieux *libretto*, et ses auteurs partageront en outre les recettes avec le compositeur. Que pensera-t-on à Milan de cela, et que

diront les habitans d'Underwald [Unterwalden] en apprenant que l'on gagne de tels monceaux d'or à travestir l'histoire? La vérité n'est pas rétribuée en proportion.

Du reste, il faut en convenir, jamais l'art de singer la nature, poème à part, n'a été porté plus loin en fait de décors. Les lacs que nos vallées sont moins clairs et moins transparents que ceux de M. Ciceri; sa nature efface la nôtre. Il y a même un troupeau de vaches peintes sur toiles d'un effet très pittoresque, et auxquelles il ne manquait absolument que la parole, puis des moutons et des chiens en personnes naturelles, qui ont compris toutes la dignité de leur rôle et l'ont joué avec beaucoup d'aplomb. Je suis aussi très content d'une bonne fromagère, à la face ronde et réjouie, qui m'a rappelé une de nos compatriotes par le comique de son jeu et la cordialité de ses manières. Je me suis cru une minute au milieu de nos chalets.

Ajoutez à cela des milliers de pirouettes, des robes, des voiles, des tabliers, moins solides peut-être que ceux // 280 // des filles de nos cantons, mais d'une finesse de tissu qui fait le plus bel éloge de nos manufactures du XIV^e siècle, et des souliers de satin qui prouvent la coquetterie de nos aïeules et à quel point nous étions alors adonnés au luxe. En vérité, la Suisse de Guillaume Tell était un Eldorado, et nous avons singulièrement dégénéré.

L'art de la danse a de même déchu dans nos cantons, et je me figurais volontiers nos bals villageois plus analogues aux reproductions rustiques des peintres flamands qu'aux poses à la fois nobles et sévères des statues grecques. C'est un préjugé que j'ai perdu: Téniers est un faiseur de caricatures, et l'Albane est notre peintre d'histoire.

J'ai hâte de passer rapidement sur le menu fracas d'un opéra dont le point essentiel, pour nous autres qui ne sommes pas du pays, est la musique.

Vous le savez, mon ami, le nom de Rossini, la nouvelle d'un de ses ouvrages n'est pas un événement purement local; il fait écho partout: il est européen.

Ce qui jusqu'à ce jour lui a conquis l'admiration de tous les peuples, c'est ce caractère tout à part, ce cachet qui n'était qu'à lui et qui révélait un génie hardi, une verve tout inconnue d'originalité et de grandeur.

On nous parlait de ses défauts, on pesait avec une jalouse amertume sur des habitudes musicales qui le classaient bien en dehors de la foule, et c'était cela même qui nous enthousiasmait pour lui. Nous l'aimions comme il était, nous avons épousé son génie tel quel, et nous l'adorions comme on adore Milton et Shakespeare.

Mais devrait-il pour de vaines clameurs, pour des conseils perfides que l'école française lui murmurait à l'oreille tandis que nous étions dans l'ivresse de sa // 281 // gloire, préméditer une infidélité, sortir de sa voie, et, comme une coquette, essayer de plaire à quelques hommes qui refusaient de se joindre à nous. Une si faible conquête devait-elle tenter son cœur et

l'exposer à blesser comme en se jouant la vanité de ses admirateurs. On ne pèse pas à la fois dans les deux plateaux de la balance; il faut opter.

Un mot de comparaison, je vous prie, et vous trouverez l'analogie sans que j'insiste.

Si, descendu des montagnes de l'Ecosse et faisant table rase dans sa mémoire, Walter Scott dédaignait la source de ses premières inspirations, oubliait ses clans et ses montagnards, les sites abruptes qu'il a si bien décrits, les mœurs franches si familières à sa plume et qui ont tant de relief et de vie dans ses belles compositions; s'il venait en France et choisissait un drame au milieu d'une histoire plus froide, d'une civilisation plus perfectionnée, par exemple à la cour de Louis XIV, son sujet serait-il dans les conditions du génie, reproduirait-il sur ce thème tout ce que nous lui avons trouvé de verve et de force, nous séduirait-il avec ce même empire qu'auparavant? et, pour avoir voulu prouver sa flexibilité, n'aurait-il pas à craindre de heurter contre un écueil, de paraître inférieur à lui-même, de n'être plus qu'après lui, de ne compter que comme son second?

C'est un aveu que m'arrache le chagrin. Rossini en veut à sa gloire, il l'outrage à plaisir; elle était européenne, il veut qu'elle ne soit que française; elle était cosmopolite, il la renferme dans le centre inabordable des affections d'une école, et le roi de la musique n'occupe plus aujourd'hui que la première marche de ce trône où l'avait placé l'assentiment universel. Il s'est // 282 // fait le premier sujet du Conservatoire dont M. Cherubini est le chef.

Et les barbares qui l'ont amené là sont-ils satisfaits? Non, car, bien qu'il leur ait concédé plus que nous ne le voudrions, ils s'ont à peine pris le temps de l'écouter. La musique est un poids à leurs oreilles; ils trouvent noyés dans ces flots d'harmonie; ils sont prêts à crier grâce, et à demander qu'on ne les accable pas de merveilles.

Tout cela est bien sévère, me direz-vous; mais vous le savez, mon ami, nous autres, compatriotes des enfans de Guillaume Tell, nous cédon's facilement à notre enthousiasme pour admirer ou contredire. Nous ne savons pas être parlementaires dans nos discussions; tout se dit chez nous avec le terme exprès, avec l'expression énergique; et dans les combats de la parole, élèves de la liberté, nous manions la plume comme dans les temps laborieux de notre indépendance politique nous avons su manier l'épée.

LE MERCURE DE FRANCE AU DIX-NEUVIEME SIECLE, 1829, pp. 277-282.

Journal Title:	LE MERCURE DE FRANCE AU DIX-NEUVIEME SIECLE
Journal Subtitle:	VÉRITÉ, LIBERTÉ
Day of Week:	None
Calendar Date:	None
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	TOME VINGT-SIXIEME
Year:	1829
Series:	None
Pagination:	277-282
Issue:	JUILLET-SEPTEMBRE 1829
Title of Article:	LETTRE D'UN SUISSE A SON COMPATRIOTE sur GUILLAUME TELL, L'OPÉRA ET ROSSINI.
Subtitle of Article:	None
Signature:	None
Pseudonym:	None
Author:	None
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None